

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper. PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Le pouvoir des mots

Que veut dire « *moderniser les services publics* », « *dégraissier* » une entreprise ou « *remercier* » quelqu'un ? On parle de « *bavure policière* » ou de « *frappe chirurgicale* » pour atténuer des faits graves, mais on parle aussi de « *prise d'otage* » ou de « *lynchage* » pour donner plus de poids à des faits bénins. Quelles réalités sont ainsi adoucies, tandis que d'autres sont dramatisées par le choix des mots ?

Le langage n'est pas neutre, il est connoté et présente certaines réalités sous des angles favorables, d'autres sous leurs pires atours. Selon que vous nommez votre partenaire de vie « *ma douce* », « *mon cher et tendre* », le « *gouvernement* » ou « *maman* », vous ne dites pas tout à fait la même chose. Et pourtant vous vous référez bien à la même personne. Les linguistes disent que le langage ne fait pas que dénoter le réel, il le connote aussi, positivement ou négativement. C'est assez clair quand on parle d'un « *bolide* » ou d'une « *caisse à savon* », mais êtes-vous de la même façon attentifs aux connotations du langage des médias ou des hommes politiques, où intervient souvent un double système d'euphémisation ou à l'inverse d'hyperbolisation de certaines réalités ? C'est pourtant ainsi que peuvent être mises en circulation des conceptions idéologiques qui rendent toute contestation plus difficile.

Un policier abat un jeune homme en fuite d'une balle dans le dos : c'est une « *bavure* ». La police cogne sur des manifestants : ce n'est qu'une « *intervention musclée* ». Une entreprise organise un licenciement collectif : c'est un « *plan social* » ou, plus fort encore, un « *plan de sauvegarde de l'emploi* ». Le droit du travail, la protection sociale et les services publics sont démantelés, on parle de « *réforme* », de « *modernisation* », de « *réorganisation* » ou d'« *assouplissement* ». L'injustice sociale est réduite à un « *malaise* » ou un « *mal-être* ». Les quartiers populaires sont rebaptisés « *quartiers sensibles* » ou « *zones de non-droit* » et les

révoltes deviennent des « *violences urbaines* », justiciables d'un traitement strictement policier et non sociopolitique. Dans les entreprises, on masque les rapports hiérarchiques en appelant ses subordonnés des « *collègues* » ou des « *collaborateurs* », les directrices deviennent des « *coordinatrices* ». On n'oppose plus les « *patrons* » aux « *ouvriers* », on ne parle plus de « *luttés syndicales* », mais de « *dialogue social* ».

Demandez-vous quels sont les effets de ces euphémisations. L'inégalité et l'injustice sont gommées, la violence des puissants est effacée, le discours de lutte sociale est érodé et la responsabilité des classes dirigeantes, du même coup dissipée. Ce n'est pas l'effet du hasard bien entendu, en témoigne la multiplication des conseillers en communication et des *think tanks*¹ qui agissent dans les coulisses du pouvoir pour réfléchir aux stratégies et choisir soigneusement les « *éléments de langage* » qui seront mis en circulation.

À cette occultation de la violence des dominants s'oppose, comme en miroir, une hyperbolisation de la violence des dominés ; ce qui a pour effet, d'une part, de disqualifier leur parole et, d'autre part, de donner à l'oppression le visage plus acceptable de la légitime défense. Les grévistes qui s'opposent aux « *réformes* » sont ainsi pathologisés : on parle à leur sujet d'« *épidémie* », de « *fièvre* », de « *délire* » ou de « *crispation* », de « *refus du dialogue social* » ou de la « *concertation* », comme s'ils étaient immatures. Ils sont volontiers aussi criminalisés : la grève devient une « *prise d'otages* »

et les brèves séquestrations de patrons des « *violences* », voire des « *actes terroristes* ». C'est ainsi que les DRH d'Air France furent récemment « *lynchés* » par une foule furieuse. On peut également disqualifier les grévistes d'un trait : on parle souvent de la « *grogne* » des travailleurs – métaphore qui les ramène au statut d'animaux dépourvus de parole intelligente et intelligible. Les victimes de crimes policiers s'avèrent, suivant la formule consacrée, « *bien connues des services de police* » (y compris lorsque leur casier judiciaire est vierge). Et comme dit le proverbe « *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage* »...

Dans le même sens, on apprend à rappeler discrètement les hiérarchies ethniques en précisant la nationalité ou l'origine étrangère, quand bien même elle remonterait à trois générations (un « *Belge d'origine marocaine* »), parfois simplement en la suggérant, quand on se contente de donner un prénom (« *Ahmed, prénom d'emprunt* »).

Un travail de déconstruction critique

Soyez attentifs au vocabulaire qu'on utilise pour parler des attentats de Paris, car ici aussi la question se pose des dégâts que le langage peut faire. Quels mots reviennent souvent ? Quels effets produisent-ils ? Sont-ils souhaitables ? Utiles ? Mais à quoi et à qui ?

Dans la foulée de ces événements et des discours qui les accompagneront, François Hollande gagnera quelques points dans les sondages de popularité, comme après les

“Les mots peuvent faire des ravages : islam, islamique ou islamiste – le foulard est-il islamique ou islamiste ? Et s’il s’agissait d’un fichu, sans plus ? (...) Les mots font des choses, créent des fantasmes, des peurs, des phobies ou, simplement, des représentations fausses”

Pierre Bourdieu,
Sur la télévision,
Raisons d’agir, 1996.

Des ateliers de désintoxication

PhiloCité® propose des journées ludiques de décryptage des mots du pouvoir, dans la lignée des ateliers de désintoxication à la langue de bois de Franck Lepage. Vous pouvez trouver sur son site (www.philocite.eu/auto-defense-intellectuelle) une étude plus complète des mécanismes de cette langue du pouvoir et une rubrique, « L’abécédaire des mots du pouvoir », qui débute ce travail critique pluridisciplinaire pourchassant l’idéologie sous-jacente des mots du pouvoir à la mode. Toute collaboration est la bienvenue ! –

attentats à *Charlie Hebdo*. Hasard ou effet des stratégies de communication ? Le discours qu’il a tenu samedi 14 novembre après-midi est en tout cas la répétition angoissante, presque mot pour mot, de celui de George W. Bush devant le Congrès américain après les attentats du 11 Septembre. Or, les conséquences de cette rhétorique de la guerre sont connues ; et pas étrangères au pouvoir de Daesh aujourd’hui !

« *Les mots peuvent faire des ravages : islam, islamique ou islamiste – le foulard est-il islamique ou islamiste ? Et s’il s’agissait d’un fichu, sans plus ? Il m’arrive d’avoir envie de reprendre chaque mot des présentateurs qui parlent souvent à la légère sans avoir la moindre idée de la difficulté et de la gravité de ce qu’ils évoquent et des responsabilités qu’ils encourent en les évoquant, devant des milliers de téléspectateurs, sans les comprendre et sans comprendre qu’ils ne les comprennent pas. Parce que les mots font des choses, créent des fantasmes, des peurs, des phobies ou, simplement, des représentations fausses* », écrivait Pierre Bourdieu dans son ouvrage *Sur la télévision* (Raisons d’agir, 1996).

Ce pouvoir des mots appelle la nécessité d’un inlassable travail de déconstruction critique susceptible, au mieux, d’informer des actions politiques de résistance et d’ouvrir la possibilité de penser aux alternatives. Un travail de connaissance, pluridisciplinaire, peut permettre de lutter contre les effets de manipulation dont le langage est porteur lorsqu’il se met, sans le dire, au service d’une vision unilatérale du monde ayant de surcroît les moyens historiques de s’imposer.

— Gaëlle Jeanmart pour PhiloCité

1. L’expression est issue du vocabulaire militaire (et désigne le bunker où l’état-major fait ses plans) ; elle nomme ici des groupes d’experts auto-organisés censés mener des analyses afin de formuler des propositions concrètes et réalistes pour influencer les politiques publiques.

En savoir +

Nous vous recommandons la lecture des *Nouveaux mots du pouvoir* (ouvrage paru en 2007 aux éditions Aden et dirigé par Pascal Durand) et de *Contre la pensée molle. Dictionnaire du prêt à penser*, tome 2 (ouvrage paru en 2014, aux éditions Couleur livres, écrit par Mateo Alaluf).

philocité®